

Lorsque Monsieur oubliera cet article III a, Madame est autorisée à le lui rappeler.

ART VI a. — Chaque fois que Madame désirera réunir les jeunes filles de sa connaissance qui sont mal entourées et que les circonstances, dont l'appréciation est laissée au sentiment conjugal de Madame, le permettront, Monsieur offrira d'aller prendre à la pâtisserie les « bricelets » indispensables pour une veillée féminine, et de divertir les invitées de Madame au moyen de morceaux de flûte ou de quelque autre manière. Au cas où il n'aurait aucun talent d'agrément, il cherchera quelque occupation utile des dehors; ceci à seule fin de vider l'appartement.

Qui eût cru qu'on fût aussi facétieux que cela dans les Unions !

Petites annales de juin.

Le 12^e jour de juin 1560, après minuit, fut vu chose admirable sur le lac de Lausanne, car il fut vu partir du ciel comme la grosseur d'une grosse maison, tout ardant en feu, donnant en feu, donnant grande clarté sur le lac, de sorte que les gens nageant sur le dit lac pensoient proprement avoir la fin du monde et brûler. Finalement, après avoir duré quelque temps, cela se perdit et s'éteignit en un lieu près du village appelé Villette, dans le dit lac.

PIERREFLEUR.

* * *

Le 2 juin 1732, il tombe à Vallorbe une masse de neige qui s'élève jusqu'au toit des maisons.

Dans un an.

Dans un an d'ici, à peu près, tous les Vaudois seront à Vevey. Et, avec eux, que de milliers de gens, venus des quatre points cardinaux pour applaudir à cette fête unique au monde, la *Fête des Vignerons*.

Il y a quinze ans qu'eut lieu la dernière. Aujourd'hui encore, on ne peut y songer sans ressentir, comme alors, l'émotion qui nous étreignit à la vue du spectacle qu'offraient cette nature si belle, ces estrades immenses, débordantes de spectateurs enthousiasmés, ces scènes grandioses, poème sublime de la nature, auquel collaborerent tous les arts, et qui symbolisent, avec une poésie intense, les saisons, la vie des champs, dans toute sa grandeur, la vie du foyer dans son intimité charmante.

Le programme de la *fête de 1905* vient d'être arrêté par les conseils de la Confrérie, ainsi que le budget des dépenses, qui ascende à 364,126 francs. Le format du *Conleur* ne nous permet pas de publier ce programme, qu'ont d'ailleurs déjà donné tous nos journaux. Quelques modifications et diverses innovations très bien accueillies y ont été apportées. Ainsi, après l'introduction, c'est la troupe de l'hiver qui apparaîtra la première, puis celles du printemps, de l'été et enfin, comme apothéose, celle de l'automne, à qui échoit naturellement la part d'honneur. Ce nouvel ordre nous paraît fort heureux.

Les figurants sont au nombre de 1555.

On sait déjà que le compositeur de la musique est Gustave Doret, que l'auteur du livret est René Morax, avec D. Baud-Bovy comme collaborateur, et que le dessinateur des costumes est Jean Morax.

A propos de « Nos bonnes ».

Monsieur le rédacteur.

L'entrefilet du *Conleur* d'aujourd'hui, intitulé *Nos Bonnes*, me donne l'idée de vous faire part du mot suivant dont je puis vous garantir l'absolue authenticité.

Il y a quelques années, une jeune bonne de

la Suisse allemande, placée dans notre ville, avait inscrit dans son carnet de dépenses le mot *Brinck*, et en regard la somme déboursée.

Devinez ce qui se cachait sous ce vocable barbare?... Je vous le donnerais en cent que vous n'y arriveriez pas, j'en suis sûr.

Il s'agissait... de *meringues*!

4 juin.

G.-A. B.



Gare, les poules!

Deux voisines babilent devant la maison. « Eh bien ! Fanchette, voilà tous vos garçons qui sont grands, à présent. Vous êtes contente, j'espère. J'en puis dire autant de mes filles. »

— Ah ! oui, Louise, que j'en suis contente, allez ! A présent, plus besoin d'avoir toujours ces gamins après les gredons. A eux de se surveiller. Aussi, vous savez, je lâche mes coqs, rentrez vos poules !

Petites insolences du langage.

Il est des personnes qui, à chaque phrase, s'interrompent pour vous dire : *Comprenez-vous? Vous comprenez bien? Vous m'entendez bien?* C'est absolument comme si elles vous disaient : Etant convaincu que vous êtes un sot, il faut bien m'assurer si votre pauvre intelligence peut aller jusqu'à me comprendre.

* * *

Y a-t-il rien de plus impertinent que cette locution : *Si ce que vous dites est vrai, je crois que, etc.* On ne saurait donner un démenti plus désobligeant.

On nous envoie, sans signature, l'amusante boutade que voici. Il nous semble l'avoir lue déjà quelque part. Où? nous ne nous en souvenons pas. Si quelqu'un peut nous en indiquer la source et l'auteur, nous nous empêtrons d'en faire part à nos lecteurs dans notre prochain numéro.

L'oncle Pierre et Sapho.

— Comment diantre cette gravure a-t-elle pu entrer ici?

Telle était la question que je me posais, un jour, en remarquant, piqué à la porte de la grange, par deux épingle, une Sapho superbe et, comme on le sait, peu vêtue.

Lorsque mon oncle, qui était sorti pour gouverner, rentra, je lui demandai comment il s'était procuré cette reproduction de Gleyre. Il se mit à sourire et me dit à l'oreille :

— Allons voir prendre un verre au guillon et je te conterai ça. Y a de quoi rigoler.



Voici ce qu'il me narra :

« Y a un pair d'années que ça s'est passé, commença-t-il, c'était en septante-cinq ou septante-six. Je devais aller à Lausanne pour acheter quelques instruments, une faux, un fousoir et même, je crois, une brante. Je pars pour la capitale, je fais mes commissions et, avec des amis, on va prendre un verre au café qui fait le coin, tu sais, le café des Vaudois, histoire de blaguer un peu.

« Quand je me lève pour partir, je veux aller prendre ma faux; mais va chercher le bonheur, on me l'avait robée... Je ne fais ni une ni deusse, je trace au magasin, là ousque je l'avais achetée... rien !

« Je ressors, je remonte la rue; j'avais les sangs tout remués.

« Voilà-t-y pas que deux beaux mossieus me passent devant. Y se causaient en marchant. Un, surtout, avait une tapette du diable...

— » ... Il est évident, qui disait, qu'il est venu pour Sapho.

» Ma faux, que je me dis, y parlent de ma faux ! Si on dirait que c'est des voleus avec des si beaux habits ! Et je me mets à leur tracer après, en écoutant de toutes mes forces.

— » Le fait est qu'elle est superbe, disait l'autre, mais les connasseurs seuls savent l'apprécier.

» Poison ! que je jurais par dedans. Je crois bien, une faux de Vallorbe.

» Et je les suivais toujours.

— » Enfin, tu vas la voir, reprenait l'autre, et si le cœur t'en dit...

» Ah ! ben non ! que je fais tout fort, en faisant le poing dans ma poche... On est là, heureusement.

» Mes deux gaillà se retournent et se pouffent de rire.

» Si je m'étais écouté... nom de nom !

» Enfin y z'arrivent près d'un beau bâtiment. Y z'entrent; j'entre. Y montent un escalier, je monte. Et voilà qu'on se trouve dans une grande chambre où y avait toutes sortes de dessins, des tableaux, des verts, des bleus, et des cadres tout en or... c'est ça qui était le plus beau.

» Je voyais tout rouge, à force qu'y avait de monde, mais je ne perdais pas de vue mes deux voleus.

» Tout à coup, y s'arrêtent devant un grand portrait où y avait une femme toute nue et, en haut, y avait écrit : *Sapho*.

» Alors j'ai compris qu'y parlaient de Sapho et pas ma faux, mais je n'ai pas voulu avoir l'air et je suis resté longtemps devant.

» Pour lors, un des deux mossieus vient comme ça vers moi et me dit :

— » Comment trouvez-vous ce tableau ? Il a l'air de vous intéresser...

» Hum ! que j'y fais, en haussant les épaules, ma femme est bien mieux faite que ça !...

» Et je suis parti sans écouter toutes les balivernes qui me criaient après...

» En redescendant l'escalier, un petit jeunet m'a donné ce papier que tu as vu là-haut, dans la grange; je l'ai mémoré payé cinquante centimes, mais je me suis pensé que ce serait pour l'Aloïse ».

— Et ta faux ? fis-je à mon oncle, l'as-tu retrouvée ?

» Pardi ! Y me l'avaient cachée, à la pinte, pour me faire chever. J'étais tout de même si content de l'avoir pas perdue, que j'ai payé une tournée de vieux.

» Ma foi, en sortant, la tête me tourniquait un brin. J'ai foulé la Brune et je suis parti.

» Quand je suis arrivé, vers la minuit, la tante Aloïse, qui avait enfilé un gredon, me fait :

— » Est-ce des heures pour rentrer, ça ? Dis-me voir un peu où tu est resté. N'as-tu pas vergogne de te conduire de la sorte ?

— Vois-tu, Aloïse, que j'y fais, c'est pas ma faute ?

— La faute à qui, aloï ?

— La faute à ma faux...

— A ta faux ?

— Oui, et puis aussi celle à Sapho !

— Comment sa faux... la faux de qui ?

— Ma langue quequeillait toujou un peu, aussi j'ai été me coucher sans piper un mot de plus.

» Le lendemain, Aloïse s'approche de moi, rouge comme un coq, elle tenait à la main le dessin de Sapho.

— Ah ! c'est comme ça que tu cours la prétaine, vieux lou !, que tu vas voir des horreurs pareilles ! Je comprends que tu sois rentré si tard. Aussi ton papier y sera vite brûlé.

» Je lui ai expliqué aloo que c'était une peinture de l'antiquité, que c'était comme ça qui s'habillaient dans le temps, que... un tas de bonnes raisons qu'elle a évidemment compris.

» N'empêche qui z'avait peu de vergogne dans c't' antiquité, qu'elle me fait en m'apportant un pot de camomilles, rappoo à ma tête qui me faisait mal ».

Les trois verres étaient bus. Je remontai l'escalier tout en révant aux réflexions profondes de ma tante Aloïse.

A n'on pridzo, on dzo de tsautein.

Ao tsautein, quand l'é que fà on sélao à couâre lè renaille et lè bôts dein lè gollie, à fêre peliounâ lè mousselions, l'arreve prâo so'veint qu'on donde ào pridzo, principalameint